

Les Laurentides, quelles Laurentides ?

Normand Cazelais

Volume 15, Number 1, Spring 1996

Les Laurentides, quelles Laurentides ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1075044ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1075044ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (print)

1923-2705 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Cazelais, N. (1996). Les Laurentides, quelles Laurentides ? *Téoros*, 15(1), 2-3.
<https://doi.org/10.7202/1075044ar>

PRÉSENTATION:

LES LAURENTIDES,

Normand Cazelais

Normand Cazelais
journaliste et géographe à
Hydro-Québec.

La question en effet vaut d'être posée. Si elles présentent une évidente homogénéité dans leur allure physique, les Laurentides, cette frange méridionale du vaste ensemble cristallin du Bouclier canadien, sont multiples et variées dans les vocations et paysages que leur ont imprimés les activités humaines au cours des générations.

De quelles Laurentides s'agit-il? Le vocabulaire courant et les désignations officielles véhiculent des interprétations différentes. Tant les gens de Québec et de Trois-Rivières que de Montréal et de Hull parlent des Laurentides quand ils réfèrent à cette vaste zone montagneuse et lacustre qui est à leurs portes. Pourtant, à part la Réserve faunique des Laurentides sise entre Québec et le Saguenay, seule l'étroite région s'étendant au nord-ouest de Montréal a droit au toponyme Laurentides, à preuve les appellations de l'Association touristique des Laurentides (ATL) et de la Municipalité régionale de comté des Laurentides.

Les Laurentides touristiques ne correspondent pas au seul couloir de la vallée de la rivière du Nord et du double sillon de la route 117 et de l'autoroute dite des Laurentides. Ce numéro de TÉOROS s'intéresse au vaste territoire qui comprend tout autant l'Outaouais et Lanaudière que l'espace proprement dit de l'ATL. Les textes qui le composent se complètent et se répondent, abordant l'identité et le développement des Laurentides sous l'angle du tourisme pris dans des considérations économiques, sociales, culturelles, historiques ou même géomorphologiques. Il s'en dégage un portrait inédit, mettant en relief, c'est le cas de le dire, les différences, particularités et traits communs des diverses composantes de ce «terrain de jeu» que sont largement devenues les Laurentides.

Dès le départ, l'analyse de Claude Lamothe relève la place importante que tiennent toujours, en sus du tourisme, les espaces consacrés à la foresterie, à l'agriculture et à la conservation. Soulignant la présence d'une trentaine d'entités spatiales différentes dont «environ quatre ou cinq concernent la majorité des installations touristiques», elle révèle une organisation «beaucoup

plus complexe que celle reflétée dans la littérature de promotion touristique», qui exigerait une meilleure prise en compte l'approche géographique dans cette promotion touristique.

Par la lunette de l'histoire, Gérard Beaudet porte son regard sur les diverses strates d'occupation humaine qui se sont succédées et superposées dans les Laurentides. En faisant un survol de leur aménagement touristique depuis la fin du XIXe siècle, il explique que la villégiature et le tourisme axés sur les activités de plein air s'y sont déployés «dans un milieu humain qui leur préexistait». «Il en aura constitué, écrit-il, le cadre d'inscription et, dans la période pionnière, la matière première» où la villégiature, le tourisme de façon plus générale «ont rapidement produit leur propre environnement et un paysage de plus en plus caractérisé».



Constatant que l'offre touristique des Laurentides est bien connue, Jean Stafford, en étudie la demande. Pour ce faire, il en scrute, dans ses mouvements tendanciels, saisonniers, cycliques et irréguliers, l'évolution des chambres occupées, «seul indicateur vraiment touristique utilisable au plan statistique».

La croissance «très faible» des chambres disponibles et la demande «stagnante» des chambres occupées interpellent, à son avis, une réflexion sur les forces et faiblesses de la région, liées en bonne partie, au fait que les Laurentides sont devenues un «immense parc de loisir et non une destination touristique digne de ce nom». Le «grand défi» sera donc de concilier ces deux vocations.

QUELLES LAURENTIDES?

Dans son dernier ouvrage, *Chronique de l'hospitalité hôtelière du Québec de 1940 à 1980*, Henri-Paul Garceau s'est penché sur un pan d'histoire négligé, celui de l'organisation du tourisme dans les régions du Québec. Les extraits cités ici rappellent les débuts de la grande hôtellerie dans les Laurentides de Montréal et l'émergence conséquente de ses principaux centres de villégiature. Leur lecture permet d'évaluer le chemin parcouru et les effets à long terme de leur implantation dans l'organisation du produit touristique du «cœur» des Laurentides.

Louis Jolin, pour sa part, retrace l'apport, «loin d'être marginal», des colonies de vacances pour jeunes, des camps familiaux ou spécialisés, des bases de plein-air et de tous ces établissements de «tourisme social» à la vocation touristique des Laurentides.



Leur contribution, note-t-il, «dans l'aménagement du territoire est souvent méconnue» et leurs retombées sociales et économiques «insuffisamment soulignées», même si les Laurentides, surtout celles de Montréal et de Lanaudière, concentrent l'essentiel de ces établissements au Québec. Cette contribution devrait donc être mieux prise en compte.

Que ce soit pour la villégiature, la pratique d'activités de plein air ou la fréquentation des établissements hôteliers petits ou grands, Christian Morissonneau relève que les Laurentides de Lanaudière et de Montréal n'ont pas attiré que les Canadiens français catholiques : «En beaucoup d'endroits, les anglophones et les représentants des autres ethnies ont lancé les premiers des

fronts pionniers touristiques dans les sites attrayants des nappes d'eau et des montagnes». Cette clientèle, soutient-il, ont «contribué à la construction des régions», selon deux modèles de développement touristique et «une franche régionalisation qui permet à chacun des territoires de penser et de faire le tourisme différemment».

Qui pense aux Laurentides ne peut passer sous silence l'influence qu'ont eu le mont Tremblant et le P'tit train du Nord dans leur développement touristique. Sommet dominant, point d'ancrage du parc naturel et récréatif du même nom, aire de ski renommée depuis 1938, le mont Tremblant est resté «un géant endormi pendant une bonne vingtaine d'années», observe Luc Tittley. Son réveil et sa réinsertion parmi les plus grandes destinations quatre-saisons d'Amérique du Nord depuis sa prise en main par Intrawest, tiennent, bien sûr, à «l'omnipuissance de l'argent» mais également au respect de trois facteurs essentiels au succès : la vision, le savoir-faire et l'appui du milieu.

Le P'tit train du Nord, quant à lui, devait être l'instrument privilégié de l'essor économique des Pays-d'en-Haut, via sa colonisation agricole. Tels étaient en tous cas la vision et le rêve du curé Labelle. L'histoire en décida autrement, et les touristes, davantage que les agriculteurs, déferlèrent sur la région. À son tour, le chemin de fer fut détrôné par la route, plus propice à l'autonomie des visiteurs. Laisseée pour compte, abandonnée, l'emprise ferroviaire du P'tit train du Nord est devenue un symbole, celui de la réappropriation collec-

tive d'un équipement régional par la création d'un parc linéaire polyvalent, et une nouvelle avenue de développement touristique axé, entre autres, sur le contact avec la nature et le patrimoine bâti.

D'où ma conclusion, inspirée de ce qui se fait en d'autres régions du monde : «À l'instar du parc lui-même, devront être apportées des approches et solutions originales, particulièrement adaptées à son contexte». Cette réflexion s'applique d'ailleurs à toutes les Laurentides dont la diversité appelle un élargissement de l'optique et de la stratégie de développement touristique de la «grande» région des Laurentides. f